

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

*Empire* de Michael Hardt et Antonio Negri (traduit de l'anglais par Denis-Armand Canal), Paris, Exils, 2000, 559 p.

par André C. Drainville

*Politique et Sociétés*, vol. 20, n°2-3, 2001, p. 239-242.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040288ar>

DOI: 10.7202/040288ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

---

***Empire***

de Michael Hardt et Antonio Negri (traduit de l'anglais par Denis-Armand Canal), Paris, Exils, 2000, 559 p.

Rangeons immédiatement cet ouvrage ambitieux dans la bibliothèque des « gros livres à thèse », section « ordre mondial ». Pour bien faire, plaçons-le après les ouvrages historiques (Fernand Braudel, Immanuel Wallerstein), entre les travaux d'économie (Christian Palloix, Charles-Albert Michalet, Samir Amin) et ceux – de sociologie pour la plupart – qui traitent de culture (Michael Featherstone, Homi Bhabha, Arjun Appadurai) ou de réflexivité globale (Ulrich Beck, Anthony Giddens, Scott Lash). Là, *Empire* côtoie des

ouvrages bien différents les uns des autres. Dans la bibliothèque des « gros livres à thèse », section « ordre mondial », rayon « politique », il y a les fantaisies cybernétiques (Pierre Lévy, W.J. Mitchells, Thomas Negroponte), les ouvrages descriptifs ou institutionnels (Olivier Dolfuss, Philippe Moreau-Desfarges), ceux qui célèbrent le cosmopolitisme (Richard Falk, David Held), ceux qui le questionnent (Tim Brennan, Peter Coulmas) et ceux qui documentent ou théorisent les nouveaux pouvoirs transnationaux (Robert Cox, Stephen Gill, Leslie Sklair, Kees v.d. Pijl). Et il y a les best-sellers, les plus gros des gros livres à thèse (Manuel Castells, Robert Reich).

Même en cette compagnie bigarrée, *Empire* étonne, surtout par ses ambitions, ouvertement politiques : c'est un livre de combat que nous présentent Michael Hardt et Antonio Negri, qui veulent offrir « un cadre théorique général et une boîte à outils de concepts pour théoriser et agir à la fois *dans* et *contre* l'Empire » (p. 21). Voilà une ambition immense, et rare. (En effet, le mouvement « antimondialisation » n'a pas encore animé un travail théorique comparable à ceux qui avaient accompagné, il y a une quarantaine d'années, les mouvements de libération nationale à la périphérie et, dix ans plus tard, les arguments en faveur du « nouvel ordre économique international »).

Pour ne pas nous méprendre sur la cible et sur l'importance du combat qu'ils envisagent, M. Hardt et A. Negri défendent une thèse, à laquelle tout se rattache : l'Empire est le sujet politique qui règle effectivement les échanges mondiaux, le pouvoir souverain qui gouverne le monde.

Voilà qui a le mérite d'être clair et économe (les gros livres à thèse sont habituellement clairs et économes, sinon de mots, du moins d'idées structurantes). Convaincant ? Non, pour quelques raisons.

D'abord, les auteurs ne précisent pas assez le sens des très nombreux concepts qu'ils introduisent. Au mieux, ils se servent de ces concepts comme d'étiquettes annonçant le prix qu'ils attachent à une idée, mais qui ne disent rien de leur valeur analytique. Au pire, les concepts sont des marques d'érudition pour M. Hardt et A. Negri, qui se permettent de « flirter » (leur expression, très juste) avec Hegel, de citer à qui mieux mieux Althusser, Luxembourg, Di Franco (Annie, la chanteuse), Schopenhauer, Musil, Marx et Nietzsche, toujours à point et à bon escient, mais avec trop peu de la patience artisanale qui fait les grands ouvrages de synthèse. À qui a l'ambition de présenter une nouvelle théorie générale de la mondialisation, beaucoup plus de travail et une meilleure dialectique sont demandés. Considérons par exemple cette récupération de *La Société du spectacle* de Guy Debord, dont l'analyse serait « plus de trente ans après son écriture... toujours plus juste et plus prégnante » : « Dans la société impériale, écrivent Hardt et Negri, le spectacle est un lieu virtuel, ou plus précisément un non-lieu de la politique. Le spectacle est à la fois unifié et diffus, de telle façon qu'il est impossible de distinguer l'intérieur de l'extérieur, le naturel du social, le privé du public. La notion libérale du public – le lieu extérieur où nous agissons en présence des autres – a été à la fois universalisé... et sublimé ou déréalisé dans les espaces virtuels du spectacle ».

Certes, G. Debord a bien écrit (c'était la cinquante-quatrième thèse de *La société du spectacle*) que «le spectacle, comme la société moderne, est à la fois uni et divisé». Mais ce n'était qu'une entrée en matière, une invitation à aller voir le moment et les modalités, de l'unité et de la division (c'est cette enquête qui permettra à G. Debord de diviser le spectaculaire concentré du spectaculaire diffus, aussi différents l'un de l'autre que fascisme et démocratie parlementaire chez d'autres). Mais, des tergiversations conceptuelles, les auteurs d'*Empire* n'ont que faire ; ils préfèrent les concepts-slogans et les bons mots. D'ailleurs, dès le paragraphe suivant, ils sont déjà passés à d'autres propos, peut-être aussi prégnants (ceux de Francis Fukuyama sur la fin de l'histoire, qu'ils contestent vigoureusement). Abandonné, G. Debord ne réapparaît que cent soixante pages plus loin, pour donner du relief à une morne discussion constitutionnelle.

*Empire* ne convainc pas, en outre parce que le travail de documentation qui soutient et précise le travail théorique des deux auteurs est beaucoup trop cavalier. S'ils veulent se donner les moyens de leur ambition, les auteurs des gros livres à thèse doivent soit bien connaître la recherche des autres, soit en faire beaucoup eux-mêmes. Mais, ici, les littératures pertinentes sont survolées trop rapidement et il n'y a pas de travail empirique original qui s'élève au-dessus de l'anecdotique ou du cliché. Et, encore, les auteurs sont trop indisciplinés pour assurer les suivis nécessaires. Un exemple, parmi d'autres : présentées au début de l'ouvrage comme des clefs de la compréhension de la «constitution bio-matérielle» du pouvoir global et comme des indicateurs essentiel des processus de la constitution impériale, les configurations juridiques de l'Empire ne sont jamais étudiées sérieusement par la suite.

Cavaliers envers les pratiques constitutives de l'Empire, M. Hardt et A. Negri le sont également avec les contre-pouvoirs, pourtant beaucoup analysés depuis quelques années. Il en résulte une analyse qui ne saisit jamais ce que les auteurs appellent «la nouvelle qualité de mouvements sociaux», et qui se contente de rhétorique condescendante là où un argument était nécessaire. La montagne accouche d'une souris : «Comment la multitude peut-elle organiser et concentrer ses énergies contre la répression et les segmentations territoriales incessantes de l'Empire ? La seule réponse que nous pouvons donner à ces questions est que l'action de la multitude devient politique... quand elle commence à affronter directement et avec une conscience adéquate les opérations répressives centralisées de l'Empire» (p. 480).

Déplorons en terminant la traduction imprécise et parfois erronée de Denis-Armand Canal, qui écrit «système mondiaux» pour «système-monde» (comme dans I. Wallerstein *et al.*), «droit d'intervention» pour «droit d'ingérence», «subsumption» (du travail au capital) pour «soumission». Ces imprécisions n'empêchent certes pas la lecture, mais elles embrouillent les pistes, et confirment l'impression d'un ouvrage inachevé qu'un peu de patience aurait amélioré.

Les gros livres à thèse sont des paris. À ceux, géniaux, qui réussissent à problématiser ce que la science normale tenait pour acquis (pensons à Khaldun, Karl Polanyi, Edward Saïd), on pardonne beaucoup. Mais *Empire*

n'est pas un livre génial. Je l'utiliserai dans mes cours pour parler de l'immense difficulté que nous avons à saisir les dynamiques propres à la mondialisation, et pour démontrer la nécessité d'un renouveau paradigmatique. *Empire* n'informerait pas mes travaux de recherche. Ceux et celles qui veulent combattre y trouveront maintes raisons d'agir, mais peu d'armes.

André C. Drainville  
*Université Laval*